



A LEON XIII

*Italie, Italie, ô terre trop heureuse,
Si tu savais le prix de ton noble destin :
Toutes les nations t'appellent glorieuse
D'avoir sous ton ciel bleu le Pontife Romain.*

*Le vicaire du Christ, le successeur de Pierre,
Phare de vérité, le docteur des docteurs,
Celui que tout croyant vénère comme un père,
Toujours prêt à bénir ses vils persécuteurs.*

*Cet auguste vieillard. Ce grand roi sans royaume
Parle : sa faible voix soudain franchit les mers :
Le riche en son palais, le pauvre sous le chaume
S'inclinent devant elle : Il parle à l'Univers.*

*Plus de dix-huit cents ans ont passé sur ta tête,
Œuvre de Jéovah, divine papauté ;
Tu ne redoutes point l'orage et la tempête,
Boulevard de l'Eglise et de la chrétienté.*

*Là bas ! la voyez-vous, cette vague écumante,
Bondir et se briser sur le roc immortel ?
De l'enfer conjuré la rage est impuissante :
Pour Rome et pour son chef toujours combat le Ciel.*

*N'as-tu pas du Seigneur la promesse immuable ?
Jamais, jamais Satan ne prévaudra sur toi.
Et tu restes debout, ô siège inébranlable,
Vainqueur de mille assauts, rempart de notre foi.*

*Quand, sous Léon le Grand, un conquérant féroce
Menaçait les chrétiens : Un pape le brava ;
Attila reculant devant le sacerdoce,
L'Europe était sauvée, et la croix triompha.*

*Courage ! sois sans peur, pilote du navire
Qu'un jour sur l'océan des âges Dieu lança ;
Impassible et serein, vieux garde, je t'admire ;
Toujours sous l'œil divin ta nef se bercera.*

*Longue vie à Léon ! vaillant octogénaire !
Sous ton règne la foi seconde le progrès ;
Et conduit par ta main, le grand siècle lumière
Scrute en paix l'inconnu, sans s'arrêter jamais.*

*Bismarck, l'homme de fer, qui ravagea la France,
Ce vainqueur de l'Autriche et de Napoléon,
Plus tard, roulant traiter avec une puissance,
Dut élire un arbitre, et te choisit Léon !*

*A l'heure du danger Rome a connu nos braves,
Leur amour et leur zèle : ils sont au premier rang ;
Sans attendre l'appel, nos valeureux zouaves
Sont prêts pour le Saint Père à prodigier leur sang.*

*Honneur à toi Léon ! ton nom fait notre gloire ;
D'un si digne pasteur soyons les dignes fils.
Du Canada français conserve la mémoire :
Toujours nous te serons dévoués et soumis.*

J. Mayrand

Contrecoeur, 29 octobre, 1896.

LES POISSONS DU RÉSERVOIR

Le grand réservoir de la montagne qui abreuve, arrose et lave la ville de Montréal, est fêlé et laisse fuir son eau par maints endroits. A la vue des rues changées en ruisseaux, de leurs caves devenues des citernes, les habitants des environs, peu soucieux du traitement du Père Kneipp, à demeure, eurent recours aux autorités municipales pour arrêter la fureur des flots envahisseurs. Un Neptune quelconque fut envoyé sur les lieux, au nom des Pères de la cité, et prononça, comme il convient, le fameux *quos ego*. Dès ce jour, le bassin, baissa, baissa, ne cessa de baisser et baisse encore, au point que, d'une hauteur de vingt-cinq pieds, de tranche en tranche, il est descendu à quatre ou cinq pieds d'épaisseur d'eau. Encore quelques jours, et il restera à sec. Il faudra attendre un orage ou emprunter de l'eau chez les voisins pour rincer le grand verre municipal. Petit à petit, les crevasses ont été remplies, les saignées arrêtées, le bassin étanché. Mais pendant l'opération, qui'a pourvu à la soif et aux ablutions de la ville ? Oh ! les précautions sont prises de longue main ; le conseil de ville a su se ménager poire et puits pour la soif. Cet édifice, de style assyrien, qui s'élève au sud-est du bassin, recouvre une citerne de quarante pieds de longueur, de dix de largeur et de cinquante de profondeur peut-être ; c'est ce qu'on appelle, le puits, l'abreuvoir, la réserve de la ville, quand le grand réservoir fait défaut. L'eau que nous avons consommée, durant ces derniers quinze jours, nous est venue principalement de là. Notre carafe étant hors de service, nous nous sommes contentés de ce gobelet. *Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre*. Si une seule rasade ne suffit pas pour me désaltérer, j'en prends deux, trois et davantage. Il y a un inconvénient à cela, c'est qu'au moindre choc, le verre se renverse et se vide jusqu'à la dernière goutte.

Ainsi, l'autre jour, une conduite maîtresse ayant crevé, dans les environs, il s'en suivit que le puits tomba d'un flac, de toute sa hauteur, sur son fond, où il ne resta qu'une masse grouillante de poissons multicolores et multiformes, se débattant à sec sur un lit de ciment. On les recueillit à la hâte, et les reporters les servirent à leurs lecteurs, le lendemain, à plus de dix sauces différentes. Il fallait bien les traiter ainsi, car sauf à en faire de la bouillabaisse, la différence dans l'appât s'imposait par les variétés dans les espèces. On ne traite pas un brochet comme un esturgeon, une arguille comme une carpe, cela est de cuisine élémentaire. Or, il paraît que dans cet effondrement, le puits s'évanouit comme une ombre, par un trou du tube brisé, ne laissant pour débris que des poissons vivants. Il y avait là, au dire de certains journaux, des carpes, des perchaudes, des achigans, des brochets ; d'après d'autres journaux, on y comptait force perchaudes et poissons blancs, des crapets, des barbottes, des barbues.

Pour en avoir le cœur net, je me rendis tout droit au réservoir endommagé, où j'eus la bonne fortune de rencontrer, dans la personne du gardien, un homme poli et passablement versé dans la connaissance des poissons. Bien renseigné, je puis cataloguer, de main sûre, toute la gent frétilante qu'un cataclysme a précipitée et tassée au fond du puits. De barbues, de barbottes, de brochets, d'achigans, de carpes, de mullets, on n'a pas trouvé la queue d'un seul ; mais, en revanche, la perchaude, le crapet et la laquaiche y figuraient en grand nombre. Croiriez-vous que dans le tas on a recueilli une morue ? Elle est salée, celle-là, par exemple ! Pas du tout, elle était aussi fraîche que jamais fut morue au sortir de l'eau, et c'était certes, le plus gros sinon le plus beau poisson de la troupe. Mais encore, je ne veux pas dire que la morue en question fût une morue franche, ou un cabillaud, un aigrefin ou un merlan, mais ce n'en était pas moins une vraie morue, la seule du genre gade qui vive dans les eaux douces et qui porte le nom de *lotte commune*. C'est un poisson assez répandu, qui atteint un poids de plus de trente livres, dans le lac Saint-Jean et dans d'autres grands lacs du Nord et du Nord-Ouest. Celui-ci mesurait environ deux pieds de lon-

gueur. C'est le même poisson qu'on nomme *queue d'anquille*, au-dessous de Québec, et que les Anglais appellent *burbot*. Les reporters français auront probablement pris ce *burbot* pour une *barbotte* ; mais il ne répond pas au poisson généralement désigné sous ce nom en Canada. Auriez-vous jamais cru que, dans notre réservoir, on pouvait prendre de la morue, et de la morue fraîche encore ?

Le *White fish* aura sans doute donné lieu à la même méprise. On aura traduit *White fish* par *Poisson blanc*, c'est-à-dire *Corégane* ou *attikamck*, lorsqu'il s'agissait de *luquaiche* (*moon-eye* ou *hyodon*), ou du jeune hareng. Ceux-ci fourmillent partout dans nos eaux courantes et dans nos canaux. Rien de surprenant qu'ils soient parvenus à se rendre au réservoir, car leur agilité égale leur téacité, dans le bas âge ; elle est vraiment merveilleuse.

Dans le réservoir proprement dit, ce sont les perchaudes qui dominent. Depuis quelques jours, on les voit rôder par grandes bandes, côtoyant les bords, inquiets probablement de voir leur domaine s'applatiser se rétrécir, de jour en jour, d'heure en heure. La lumière pénètre chez eux de toutes parts, l'air se raréfie, l'atmosphère leur pèse, ils sont oppressés, ils étouffent ; haletants, troublés, soucieux, ils vont à la recherche de fonds béants, de fosses, de grands trous, pour avoir plus d'eau, pour respirer à l'aise. Pauvres petits, menacés d'être noyés dans l'air !

Lorsque le bassin a été vidé, la dernière fois, il y a huit ans, on y a trouvé les mêmes poissons, et tout à fait au fond, des achigans, en plus. On s'attend bien à en trouver encore, cette fois, et s'il en est qui y ont pénétré dès la première année, ils seront d'assez forte taille. Un achigan de huit ans peut bien peser de trois à cinq livres, pourvu que la nourriture ait été abondante, les eaux pures, comme dans le cas actuel. Le garde manger est ici bien entretenu d'ablettes et d'insectes tombés de la chevelure de la montagne, l'eau pure comme le cristal est coupée de douce rosée ; et le gardien qui veille là haut, tient à distance respectueuse de ce paradis aquatique, tous les ennemis qui pourraient troubler la quiétude de ses habitants. On va faire là, ces jours-ci, la plus forte sinon la plus belle pêche de l'année, une pêche à rendre jaloux Jos. Riendeau lui-même, à faire sécher le chenal du Moine de dépit.

A qui appartiendront ces poissons ? Eh ! parbleu, à ceux qui sauront les prendre. Comme les poissons de la rivière, comme le gibier de la montagne, du reste.

On s'est demandé comment ces poissons ont pu se rendre si haut dans la montagne, et d'aucuns ont prétendu qu'ils sont sortis d'œufs que le courant y a transportés. Les œufs des poissons sont assez souvent transportés d'un lieu à un autre, par des oiseaux migrateurs, quelquefois par le courant, mais rarement remontent-ils le courant, comme il le faudrait ici. Je suis plutôt tenté de croire que le petit poisson lui-même, bien autrement petit que l'œuf qui l'a porté, s'aidant au besoin, aura été poussé jusqu'au bassin, et y aura trouvé d'instinct, asile, nourriture et protection. Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie.

J. N. Montpetit

Montréal, 14 novembre, 1896.

LETTRE DE QUÉBEC

Les Québécois viennent d'être gratifiés d'une exposition de peinture. Ce n'est pas souvent qu'ici nous ayons pareille aubaine ; aussi, la foule sympathique qui, pendant huit jours, a défilé devant la riche collection, n'a pas ménagé à l'auteur les expressions d'une intelligente admiration.

Le nom de Wickenden se recommande de lui-même, on ne saurait donc me reprocher de faire de la réclame, ce qui me met à l'aise pour parler de ses